

La porte d'entrée se met à trembler. Depuis leur installation dans cet appartement de Harlem, il y a trois ans, ils l'ont toujours entendue vibrer, chaque fois que la porte métallique claquait, deux étages en dessous. Entre cette secousse et les murs fins comme du papier à cigarette, ils sont toujours au courant des allées et venues dans tout l'immeuble. Ils baissent le son de la télévision pour mieux écouter. Une adolescente de quinze ans et son beau-père de cinquante-sept, jamais d'accord sur rien, mais bien obligés de mettre leurs différences de côté devant le spectacle de l'invasion extraterrestre. L'homme a passé la majeure partie de l'après-midi à marmonner des prières en espagnol, tandis que sa belle-fille fixait l'écran, muette et tétanisée devant les images des infos. Elle a l'impression de regarder un film, c'est pourquoi elle n'a pas encore basculé totalement dans la peur. Elle se demande si le beau garçon blond qui combattait le monstre s'est fait tuer. L'homme, lui, aimerait savoir si la mère de la jeune fille, serveuse dans un petit restaurant du centre-ville, a pu survivre à l'assaut initial.

Il coupe complètement le volume de la télé pour pouvoir entendre ce qui se passe dehors. Un de leurs voisins remonte l'escalier en courant, jusqu'en haut, en hurlant : « Ils sont là ! Ils arrivent ! »

L'homme fait une moue incrédule. « Le gars perd les pédales. Les blafards vont pas s'embêter avec Harlem. On est en sécurité, ici », explique-t-il pour rassurer la petite.

Il remonte le son. La fille n'est pas si sûre qu'il ait raison. Elle rampe jusqu'à la porte et jette un œil par le trou de la serrure. Le couloir est sombre et désert.

Tout comme l'immeuble du centre-ville écroulé derrière elle, la journaliste à l'écran a l'air ravagée. En guise de maquillage, elle a du sang séché sur les lèvres. Elle paraît sur le point de craquer.

« Je vous confirme donc que le premier bombardement semble avoir pris fin, déclare-t-elle d'une voix tremblante, et l'homme l'écoute, captivé. Les – les – les Mogadoriens ont envahi les rues en masse et semblent, euh, rassembler des prisonniers, même si on rapporte des actes de violence en – en réponse à la moindre provocation... »

Elle ravale un sanglot. Derrière elle, des centaines d'aliens blêmes en uniforme sombre défilent dans les rues. Certains tournent la tête et fixent la caméra de leurs yeux noirs et vides.

« Doux Jésus », laisse échapper l'homme.

« Je vous répète donc que nous sommes – euh, qu'on nous autorise à filmer. Ils – ils – les envahisseurs *veulent* visiblement que nous restions... »

En bas, la grille cogne de nouveau. Ils entendent le métal qu'on écartèle, puis un grand fracas. Visiblement, celui qui est entré n'avait pas la clef, et a préféré arracher la porte.

« C'est eux, dit la fille.

— La ferme », réplique l'homme. Il baisse de nouveau le son de la télé. « Je veux dire, tais-toi. Bon sang. »

Des pas pesants dans l'escalier. Au son d'une deuxième porte qui se disloque, la fille recule dans la pièce. Leurs voisins du dessous se mettent à hurler.

« Va te cacher, ordonne l'homme. Vite. »

Il resserre son emprise sur la batte de base-ball qu'il est allé chercher dans le placard de l'entrée quand le ravitailleur est apparu dans le ciel. Il se rapproche lentement de la porte tremblante, se positionne d'un côté, dos au mur. Un énorme bruit dans le couloir, la porte des voisins arrachée de ses gonds, et des ordres aboyés d'une voix gutturale, dans un anglais haché. Puis des cris, et pour finir une détonation grésillante, comme si on libérait un éclair comprimé. Ils ont vu les fusils des aliens, à la télévision, ils ont contemplé avec horreur la foudre bleue et crépitante qui en jaillit.

Encore des bruits de pas, juste derrière leur porte branlante. L'homme a les yeux écarquillés et les mains cramponnées à la batte. Il se rend compte que l'adolescente n'a pas bougé. Elle est tétanisée.

« Réveille-toi, idiot, aboie-t-il. *Va-t'en.* »

De la tête, il désigne la fenêtre du salon. Elle est ouverte, et l'escalier de secours attend dehors.

Elle déteste ça, quand il la traite d'idiot. Et pourtant, pour la première fois d'aussi loin qu'elle se souvienne, elle obéit à son beau-père. Elle enjambe le rebord de la fenêtre, comme elle l'a fait tant de fois pour s'éclipser de cet appartement. Elle sait qu'elle ne devrait pas partir seule. Son beau-père devrait fuir, lui aussi. Depuis l'extérieur, elle se retourne pour l'appeler, et c'est alors qu'elle voit la porte d'entrée voler en éclats.

Les aliens sont bien plus hideux en vrai qu'à la télévision. Leur altérité la paralyse. Elle avise la peau cadavé-

rique du premier qui franchit le seuil, ses yeux noirs qui ne cillent pas et ses tatouages étranges. Ils sont quatre en tout, tous armés. C'est le premier qui la repère. Il s'immobilise sur le pas de la porte, brandit son canon bizarre dans la direction de l'adolescente.

« Rends-toi ou meurs », lance-t-il.

Une seconde plus tard, le beau-père de la jeune fille frappe la créature en pleine tête avec sa batte. Le coup est puissant – le vieil homme était mécanicien de métier, avec des avant-bras musclés par des journées de douze heures à soulever du métal. Il cabosse la tête de l'ex-traterrestre, et la créature se désintègre instantanément en cendres.

Avant que son beau-père ait le temps de réamorcer le mouvement, l'alien le plus proche lui tire dans la poitrine.

L'homme est projeté en arrière dans l'appartement, les muscles tressautant et la chemise en feu. Il s'écroule sur la table basse en verre avant de rouler sur le côté, le visage tourné vers la fenêtre, et son regard se plante dans celui de sa belle-fille.

« Cours ! trouve-t-il la force de hurler. Cours, bon sang ! »

Elle bondit dans l'escalier de secours. En se saisissant de l'échelle, elle entend des rafales en provenance de l'appartement. Elle essaie de ne pas réfléchir à ce qu'elles signifient. Une tête blafarde surgit dans l'embrasure de sa fenêtre et le monstre la vise avec son arme.

Elle lâche l'échelle et se laisse tomber dans la ruelle en contrebas à la seconde où l'air se met à grésiller autour d'elle. Elle sent les poils sur ses bras se hérissier et une

onde électrique traverser l'escalier métallique. Mais elle est saine et sauve. L'alien l'a manquée.

Elle bondit par-dessus des sacs-poubelle et rejoint le bout du passage en courant pour jeter un œil dans la rue où elle a grandi. Une bouche à incendie crache une gerbe d'eau vers le ciel, et l'image lui rappelle ses jeux avec ses copains du quartier, l'été. Elle aperçoit un camion postal retourné et fumant, susceptible d'exploser à tout instant. Plus loin, garé au milieu de la chaussée, l'adolescente repère le petit vaisseau des envahisseurs, l'un des innombrables engins que son beau-père et elle ont vus se déverser de l'énorme vaisseau amiral qui plane toujours au-dessus de Manhattan. Ils ont repassé les images en boucle, aux infos. Presque autant que celles du jeune homme blond.

John Smith. C'est son nom. La journaliste l'a dit.

Où est-il, en ce moment ? se demande l'adolescente. Pas en train de sauver des gens à Harlem, ça, c'est sûr.

Elle sait qu'elle ne peut compter que sur elle-même.

Elle s'apprête à piquer un sprint, lorsqu'elle voit un groupe d'aliens sortir d'un immeuble, de l'autre côté de la rue. Ils détiennent une dizaine d'otages humains, des visages familiers de son quartier d'enfance, dont deux gamins un peu plus jeunes qui étaient en classe avec elle. Sous la menace de leurs armes, les créatures les forcent à se mettre à genoux sur le trottoir. Un gros monstre alien parcourt la rangée de prisonniers en faisant cliqueter un petit appareil, tel un videur à l'entrée d'une boîte de nuit. Il les compte. La jeune fille n'est pas certaine de vouloir assister à la suite.

Derrière elle, un crissement de métal. Elle fait volte-face et voit un des aliens sortir de chez elle puis dévaler l'escalier extérieur.

Elle détale. Elle est rapide et connaît le quartier. Le métro n'est qu'à quelques dizaines de mètres. Une fois, pour relever un défi, elle est descendue du quai pour s'aventurer dans les tunnels. L'obscurité et les rats ne sont rien, en comparaison de ces monstres. C'est là qu'elle compte aller. Elle pourra s'y cacher, peut-être même regagner le centre-ville pour tenter de retrouver sa mère. Elle ne sait pas comment elle lui annoncera la nouvelle, concernant son beau-père. Elle n'y croit déjà pas elle-même. Elle s'attend encore à se réveiller d'un instant à l'autre.

Elle tourne au coin d'une rue et se retrouve nez à nez avec trois aliens. Instinctivement, elle essaie de repartir en arrière, mais elle se tord la cheville et ses jambes se dérobent sous elle. Elle tombe violemment sur le trottoir. L'un des envahisseurs lâche un rire bref et rauque – elle se rend compte qu'il se moque d'elle.

« Rends-toi ou meurs », lance-t-il, et elle sait qu'il ne lui donne pas réellement le choix. Ils la tiennent déjà en joue, le doigt en appui sur la détente.

Rends-toi *et* meurs. Ils la tueront, quoi qu'elle fasse. Elle en est certaine.

Elle lève les mains pour se défendre. C'est un réflexe. Elle sait que ça ne sera d'aucune aide, contre leurs armes.

Mais elle se trompe.

Les canons des aliens leur sont comme arrachés des mains et soulevés en l'air, projetés à plus de quinze mètres d'eux.

Les créatures dévisagent la jeune fille d'un air hébété et hésitant. Elle-même ignore ce qui vient de se produire.

Mais elle sent que quelque chose a changé en elle. Une sensation nouvelle. Comme si elle était une marionnettiste, reliée par des ficelles à tous les objets qui l'entourent. Elle n'a qu'à tirer et pousser. Comment le sait-elle ? Mystère. Ça lui paraît naturel.

L'un des aliens fonce droit sur elle, et elle balaie la main de droite à gauche. L'ennemi traverse la rue en vol plané, les bras et les jambes battant l'air, et va s'encastrier dans le pare-brise d'une voiture garée. Les deux autres échangent un regard et se mettent à reculer.

« Alors, qui est-ce qui rigole, maintenant ? s'exclame la jeune fille en se relevant.

— Gardane », siffle l'un des deux en guise de réponse.

L'adolescente ne sait pas ce que ça signifie. À en juger par la haine dans la voix de l'alien, on croirait à une malédiction. Ça la fait sourire. Ça lui plaît, que ces choses qui déciment son quartier aient peur d'elle.

Elle peut les combattre.

Elle va les tuer.

Elle brandit une main vers le ciel, et un des aliens s'élève au-dessus du sol. Elle rabat le bras d'un geste vif, pour percuter le second avec le corps du premier. Elle frappe ainsi jusqu'à ce qu'ils explosent en cendres.

Après coup, elle fixe ses doigts. Elle ne sait pas d'où lui est venu ce pouvoir, ni ce qu'il signifie.

Mais elle compte bien s'en servir.

CHAPITRE 1

Nous longeons l'aile brisée d'un chasseur à réaction qui a explosé, fichée dans le macadam au milieu de la rue comme un aileron de requin. Combien de temps s'est écoulé, depuis le passage des avions au-dessus de nos têtes, qui fonçaient en hurlant vers les quartiers chics et l'*Anubis* ? Ça me paraît des jours, mais ce ne doit pas être plus de quelques heures. Certains de ceux qui nous accompagnent – les survivants – ont poussé des hourras en les voyant, comme si la chance allait tourner en notre faveur.

Mais pas moi. Je n'ai rien dit. À peine quelques minutes plus tard, les explosions ont retenti. L'*Anubis* venait de les atomiser en plein vol, jonchant toute l'île de Manhattan de débris des engins militaires les plus sophistiqués de la planète. On n'en a pas vu d'autres, depuis.

On en est à combien de morts ? Des centaines. Des milliers. Peut-être beaucoup plus. Et tout est ma faute. Car je n'ai pas su saisir l'occasion de tuer Setrákus Ra quand elle s'est présentée.

« À gauche ! » hurle une voix derrière moi. Je tourne vivement la tête, charge machinalement une boule de feu, et incinère un éclaireur mog qui surgit au coin de la rue. Avec Sam et les deux douzaines de survivants que

nous avons rassemblés en chemin, nous ralentissons à peine le pas. On est dans le bas de Manhattan, à présent. On a couru jusqu'ici, on s'est battu pour avancer. Rue par rue. En tentant de mettre le plus de distance possible entre nous et le centre, où les Mogs sont les plus forts et où on a vu l'*Anubis* pour la dernière fois.

Je suis éreinté.

Je trébuche. Je ne sens même plus mes pieds tant ils sont fatigués. Je crois que je suis au bord de l'évanouissement. Je sens un bras se glisser autour de mes épaules pour me soutenir.

« John ? » demande Sam d'un ton inquiet. Il me retient. Sa voix me parvient comme du bout d'un tunnel. Je tente de lui répondre, mais les mots ne veulent pas sortir. Sam se tourne vers l'un de nos compagnons. « Il faut qu'on se mette à l'abri quelque temps. Il a besoin de se reposer. »

La minute d'après, je me sens glisser le long du mur d'un hall d'immeuble. J'ai dû perdre connaissance un instant. J'essaie de me ressaisir, de me reprendre. Je dois continuer à me battre.

Mais je ne peux pas – mon corps refuse toute punition supplémentaire. Je me laisse choir jusqu'en bas et me retrouve assis par terre. La moquette est constellée de poussière et de bris de verre, probablement dus aux explosions dans la rue. Nous sommes environ vingt-cinq, blottis les uns contre les autres. Nous n'avons pas pu en sauver plus. Couverts de sang et de crasse, blessés pour quelques-uns, tous épuisés.

Combien de plaies ai-je soignées, aujourd'hui ? C'était facile, au début. Mais il y en a eu tellement que j'ai

senti que mon Don de Guérison me vidait de toute mon énergie. J'ai dû atteindre ma limite.

Ce qui me revient, ce ne sont pas les noms de ces gens, mais comment je les ai trouvés, et ce que j'ai guéri. Bras-Fracturé et Coincé-sous-une-voiture semblent totalement paniqués.

Une femme, Sauté-par-la-fenêtre, pose la main sur mon épaule pour s'assurer que je vais bien. Je hoche la tête pour lui indiquer que oui, et elle semble soulagée.

Juste en face de moi, Sam est en train de discuter avec un flic en uniforme d'une cinquantaine d'années. Ce dernier a la moitié du visage recouverte de sang séché provenant d'une entaille au crâne que j'ai soignée. J'ai oublié son identité et où nous l'avons rencontré. Leurs voix me paraissent lointaines, comme un écho assourdi. Je dois me concentrer sur mon ouïe pour saisir les mots, et même ce petit effort me semble colossal. J'ai la tête comme enveloppée dans du coton.

« On a entendu à la radio qu'on avait un bastion sur le pont de Brooklyn, dit le flic. La police de New York, la Garde nationale, l'armée... bon sang, y'a tout le monde. Ils tiennent le pont. Ils évacuent les survivants. Ce n'est pas très loin, et il paraît que les Mogs sont concentrés dans les quartiers chics. C'est faisable.

— Alors, allez-y, répond Sam. Foncez tant que la voie est libre, avant qu'une autre de leurs patrouilles passe.

— Vous devriez venir avec nous, fiston.

— On ne peut pas. Un de nos amis est encore là-bas. Il faut qu'on le retrouve. »

Neuf. C'est lui qu'on doit rejoindre. La dernière fois qu'on l'a vu, il affrontait Cinq devant les Nations Unies. *Dans* les Nations Unies. On doit mettre la main sur lui

avant de quitter New York. Et sauver autant de gens qu'on pourra. Je commence à reprendre mes esprits, mais je suis encore trop exténué pour bouger. J'ouvre la bouche pour parler, mais tout ce qui en sort, c'est un grognement.

« Il n'en peut plus », argumente le flic, et je sais que c'est de moi qu'il parle. « Vous en avez tous les deux fait assez. Venez avec nous, tant qu'il est encore temps.

— Ça va aller », répond Sam. Le doute dans sa voix me fait grincer des dents. Il faut que je persévère, que je puise au fond de moi la force de poursuivre le combat.

« Il s'est évanoui.

— Il a juste besoin de se reposer une minute.

— Je vais bien », je marmonne, mais je ne crois pas qu'ils m'entendent.

« Vous allez vous faire tuer, si vous restez là, fiston, insiste le flic en secouant sévèrement la tête. Vous ne pouvez pas continuer comme ça. Ils sont trop nombreux pour vous. Laissez faire l'armée, ou bien... »

Il laisse la fin de sa phrase en suspens. Nous savons tous que l'armée a déjà tenté le coup. Et perdu Manhattan.

« On sortira d'ici dès qu'on pourra, explique Sam.

— Tu m'entends ? » Maintenant le flic s'adresse à moi. Il me fait la leçon comme Henri en avait l'habitude. Je me demande si ce gars a des gosses. « Tu ne peux plus rien faire. Tu nous as amenés jusqu'ici, laisse-nous faire le reste. On te portera jusqu'au pont, s'il le faut. »

Les survivants rassemblés autour du policier hochent la tête et murmurent leur assentiment. Sam se tourne vers moi et hausse les sourcils d'un air interrogateur. Il

a le visage souillé de terre et de cendre. Il a l'air hagard et affaibli, comme s'il peinait lui aussi à tenir debout. Un canon mog pend à sa hanche, retenu par un morceau de câble électrique, et tout le corps de mon ami semble pencher sous le poids de l'arme, comme si elle menaçait de le faire tomber.

Je me force à me lever. J'ai les muscles vidés et pratiquement plus opérationnels. J'essaie de prouver au policier et aux autres qu'il me reste de la combativité, mais à la pitié que je lis dans leurs regards, j'en déduis que je ne dois pas être très persuasif. J'arrive à peine à empêcher mes genoux de trembler. L'espace d'un instant, j'ai l'impression que je vais m'effondrer. Puis quelque chose se produit – comme si une force me soulevait pour porter une partie de mon poids, me redresser la colonne vertébrale et les épaules. Je ne sais pas comment, mais je trouve la force. Une force quasiment surnaturelle.

C'est alors que je comprends. C'est Sam, avec son pouvoir de télékinésie, qui se concentre sur moi pour me donner l'air d'avoir encore de l'énergie.

« On reste, j'affirme d'un ton ferme, la voix éraillée. Il y a encore du monde à sauver. »

Le flic secoue la tête, effaré. Derrière lui, une fille que je me rappelle vaguement avoir rattrapée d'un escalier de secours qui s'effondrait fond en larmes. Je ne sais pas si c'est par solidarité ou parce qu'elle me pense à bout. Sam reste totalement centré sur moi, le visage impassible, la sueur perlant aux tempes.

« Allez vous mettre à l'abri, je dis aux survivants. Puis aidez les autres comme vous le pourrez. C'est votre planète. Nous allons la sauver tous ensemble. »

Le flic s'approche d'un pas pour me serrer la main. Il a une poigne de fer. « Nous ne t'oublierons pas, John Smith. Nous tous, nous te devons la vie.

— Faites-leur en baver », ajoute quelqu'un d'autre.

Et brusquement, c'est tout le groupe qui lance des au revoir et des remerciements. Je serre les dents pour essayer de sourire. À dire vrai, je suis trop lessivé. Le policier – il est leur chef, à présent, c'est lui qui les protégera – s'assure que tout le monde se dépêche et garde le silence. Il les fait tous sortir du hall d'immeuble, en direction du pont de Brooklyn.

Dès que nous nous retrouvons seuls, Sam relâche sa télékinésie et je glisse en arrière contre le mur, en luttant pour ne pas m'évanouir. Il est essoufflé et sue à grosses gouttes – me soutenir l'a vidé de ses forces. Il n'est pas loric et n'a pas reçu d'entraînement digne de ce nom, pourtant Dieu sait comment Sam a déclaré un Don et s'est mis à l'utiliser de son mieux. Vu notre situation, il n'a pas vraiment eu d'autre choix que d'apprendre sur le tas. Sam avec un Don – si le contexte n'était pas aussi chaotique et désespéré, je serais fou de joie. J'ignore comment et pourquoi c'est arrivé, mais ses nouveaux pouvoirs sont à peu près notre seule victoire depuis notre arrivée à New York.

« Merci. » Les mots viennent plus facilement.

« Pas de problème, répond Sam, hors d'haleine. Tu es le symbole de la résistance terrienne : on ne peut pas se permettre de te laisser couché par terre. »

J'essaie de me relever en repoussant le mur, mais mes jambes ne sont pas encore prêtes à supporter mon poids.

Il est plus facile de m'appuyer contre la paroi pour me traîner jusqu'à la porte la plus proche.

« Regarde-moi. Je ne suis le symbole de rien du tout, je marmonne.

— Allez, tempère-t-il. Tu es juste rétamé. »

Il passe son bras autour de mes épaules pour m'aider. Mais lui aussi a du mal, alors je fais en sorte de ne pas trop peser sur lui. Ces dernières heures, nous avons traversé l'enfer. J'ai encore la peau des mains qui fourmille d'avoir autant activé mon Lumen, d'avoir jeté des boules de feu sur les escouades de Mogs qui chargeaient sans discontinuer. J'espère que les terminaisons nerveuses ne sont pas endommagées pour de bon. À la simple idée de rallumer mon Lumen, j'ai les jambes qui flageolent.

« La résistance, je grommelle. On parle de résistance quand on a perdu une guerre, Sam.

— Tu vois ce que je veux dire », rectifie-t-il. Dans sa voix qui tremble, j'entends combien il lui est difficile de rester optimiste, après tout ce que nous avons vu aujourd'hui. Néanmoins, il essaie. « Beaucoup de ces gens savaient qui tu étais. Ils ont dit qu'il y avait une vidéo de toi, aux infos. Et tout ce qui s'est passé à l'ONU – en gros, tu as démasqué Setrákus Ra devant un public international. Tout le monde sait que tu te bats contre les Mogadoriens. Que tu as tenté de mettre fin à tout ça.

— Alors ils savent aussi que j'ai échoué. »

La porte de l'appartement du rez-de-chaussée est entrouverte. Je pousse un grand coup dessus et, une fois que nous sommes entrés, Sam referme et tire le verrou derrière nous. J'appuie sur le premier interrupteur

que je trouve et constate avec surprise que l'électricité fonctionne toujours – c'est très aléatoire, selon les zones de la ville. J'imagine que ce quartier n'a pas encore été trop durement touché. Je m'empresse d'éteindre – dans notre situation, il serait dommage d'attirer l'attention des patrouilles mogadoriennes qui se trouveraient dans les parages. Je titube jusqu'à un futon tandis que Sam fait le tour de la pièce pour tirer les rideaux.

Nous nous trouvons dans un studio. Il y a une petite cuisine, séparée de la pièce principale par un bar en granit, un seul placard et une salle de bains minuscule. Celui ou celle qui vivait ici est parti en toute hâte : des vêtements sont éparpillés sur le sol, un bol de céréales renversé gît sur le bar et, près de la porte, je remarque un cadre photo brisé, comme si on avait marché dessus en prenant la fuite. Sur la photo, un couple dans la vingtaine pose devant une plage tropicale, et l'homme a un petit singe perché sur l'épaule.

Ces gens avaient une vie normale. Quand bien même ils auraient réussi à quitter Manhattan sains et saufs, c'est terminé, à présent. La Terre ne sera jamais plus la même. Il y a peu, j'imaginai ce genre de vie, pour Sarah et moi, une fois que les Mogs seraient vaincus. Pas un minuscule appartement à New York, mais quelque chose de simple, au calme. Une explosion retentit au loin, les Mogs sont en train de pilonner au nord. Je mesure seulement maintenant combien ces rêves de vie après la guerre étaient naïfs. Rien ne sera plus normal, après ça.

Sarah. J'espère qu'elle va bien. C'est son visage que j'ai appelé dans ma mémoire, au plus fort de nos combats dans les rues de Manhattan. *Continue à te battre*

et tu la reverras, voilà ce que je me répétais en boucle. J'aimerais tant pouvoir entendre sa voix. J'ai *besoin* de lui parler. Et pas seulement à elle, à Six, aussi – j'ai besoin de communiquer avec les autres, de découvrir ce que Sarah a appris par Mark James et son contact mystère, de voir ce que Six, Marina et Adam ont fait, au Mexique. C'est forcément lié au fait que Sam ait brusquement déclaré un Don. Et s'il n'était pas le seul ? Je dois savoir ce qui se passe hors de New York, mais mon téléphone satellite a été détruit lors de ma chute dans l'East River, et les réseaux de téléphonie classique sont tous tombés. Pour l'instant, nous sommes seuls, Sam et moi. À survivre.

Sam ouvre le frigo. Il marque un temps d'arrêt avant de se tourner vers moi.

« C'est mal, si je prends la nourriture de ces gens ? me demande-t-il.

— Je suis sûr qu'ils ne t'en voudront pas. »

Je ferme les paupières une seconde, sans doute une longue seconde, et les rouvre en sentant un morceau de pain me cogner le nez. La main tendue comme un superhéros de bande dessinée, Sam se sert de la télékinésie pour faire flotter devant moi un sandwich au beurre de cacahuètes, un bol en plastique contenant de la compote de pommes et une petite cuillère. J'ai beau être totalement vidé, je ne peux m'empêcher de sourire devant ses efforts.

« Désolé, je ne voulais pas te frapper à coups de pain de mie, explique-t-il tandis que je me saisis de la nourriture volante. Je suis encore en apprentissage. Ça se voit, d'ailleurs.

— Ne t'inquiète pas. Avec la télékinésie, c'est facile de pousser et de tirer. Le plus ardu, c'est la précision.

— Sans blague.

— Tu t'en sors comme un chef, pour quelqu'un qui ne possède ce Don que depuis quatre heures. »

Sam vient s'asseoir à côté de moi sur le futon, un sandwich à la main. « Ça m'aide, si je m'imagine que j'ai des... comment dire ? des mains fantômes. C'est un peu dingue, non ? »

J'essaie de me remémorer mon propre entraînement à la télékinésie, avec Henri. Ça me paraît tellement loin.

« Moi, je visualisais l'objet que je voulais faire bouger, et ensuite je concentrais ma volonté dessus, j'explique à Sam. On a commencé petit. Henri me lançait des balles de base-ball dans le jardin, et je devais les rattraper par l'esprit.

— Ouais, eh bien, je crains que jouer à la baballe ne soit pas au programme pour moi, en ce moment, objecte Sam. Il faut bien que je trouve d'autres moyens de parfaire ma technique. »

Il fait léviter le sandwich posé sur ses genoux. Au départ, il le positionne trop haut pour sa bouche, puis en corrige la trajectoire en se concentrant un peu plus.

« Pas mal, je commente.

— C'est plus facile quand je n'y réfléchis pas.

— Comme quand tu te bats pour sauver nos vies, par exemple ?

— Ouais, acquiesce-t-il d'un air médusé. Est-ce que tu sais comment ça m'est arrivé, John ? Ou pourquoi ? Ou... ce que ça signifie ?

— Les Gardanes développent leurs Dons à l'adolescence, je réponds en haussant les épaules. Peut-être que tu as juste pris ton temps.

— Mec, tu oublies que je ne suis pas loric.

— Adam non plus, et pourtant il a des Dons, je fais remarquer.

— Ouais, son taré de père l'a branché à un Gardane mort et... »

Je lève la main pour l'interrompre. « Tout ce que je dis, c'est que tout n'est pas noir ou blanc. Je ne pense pas que les Dons fonctionnent comme mon peuple l'a toujours supposé. » Je marque une pause, le temps d'y réfléchir. « Ce qui t'est arrivé a forcément un lien avec ce que Six et les autres ont fait, au Sanctuaire.

— C'est Six qui aurait fait ça...

— Ils sont allés là-bas pour trouver Lorien sur Terre. Je crois qu'ils y sont parvenus. Et ensuite, peut-être que Lorien t'a choisi. »

Sans même m'en rendre compte, j'ai dévoré le sandwich et la compote. J'ai l'estomac qui gargouille. Je me sens un peu mieux et mes forces reviennent.

« Eh bien, c'est un honneur », commente Sam en contemplant ses mains d'un air songeur. Il pense vraisemblablement à Six. « Un honneur terrifiant.

— Tu as bien agi, dans la bataille. Jamais je n'aurais pu sauver tous ces gens sans toi, je le rassure en lui tapotant l'épaule. À vrai dire, je ne sais pas ce qui se passe. Je suis incapable de te dire comment ou pourquoi tu as déclaré un Don. Je suis content que tu l'aies, c'est tout, et qu'une lueur d'espoir vienne s'allumer dans toute cette mort et cette destruction. »